

Deux ans et neuf jours dans la *Luftwaffe*

Lisette Baldensperger

Lisette (Elisabeth) Baldensperger est née le 2 novembre 1925 à Colmar (Haut-Rhin).

« J'ai appris très tôt à me méfier des Nazis. Déjà en septembre 1932, lors d'une excursion dans les Vosges du Nord, nous avons découvert à Schoenau, le village allemand le plus proche de la frontière, un panneau mentionnant que «les juifs sont notre malheur».

Pendant les premières années de l'Annexion, mon père, détenteur de la Légion d'honneur, n'a pas été expulsé, car il savait soigner la maladie des abeilles. Il s'arrangeait pour donner des conférences le dimanche, afin d'éviter de participer aux réunions du parti.

Les jeunes devaient également assister à des réunions. Je m'évanouissais exprès et, avec des camarades qui me soutenaient, nous sortions pour ne plus y retourner! C'était notre manière de résister.

J'ai passé le bac (*Abitur*) le 17 mars 1943. Le lendemain, je recevais ma convocation pour le conseil de révision (*Musterung*) qui se tenait le 22 mars suivant à Guebwiller (Haut-Rhin)!».



Lisette Baldensperger en uniforme du RAD. (Coll. Baldensperger)



Carte postale représentant Hermann Göring, „Reichsmarschall des Grossdeutschen Reiches, Oberbefehlshaber der Luftwaffe“ d'après une peinture d'Erich Cleff, le Jeune. Elle a été éditée par les éditions „Nationalsozialistischer Bilder“. (Coll. particulière)

Appelée au RAD

Le 8 avril 1943, trois semaines après l'*Abitur* passé au collège de garçons de Guebwiller, Lisette Baldensperger est incorporée dans le *Reichsarbeitsdienst* (RAD) et affectée à l'*Abteilung* 10/194 à Werneck, près de Schweinfurt. «Je dois souligner que le RAD était une formation para-militaire et totalement différente de ce qu'ont connu les personnes contraintes au travail en Allemagne. Au RAD, nous étions plus libres qu'en Alsace: avec un camarade de Forbach qui ne parlait pas l'allemand, nous pouvions parler français.

Par ailleurs, nous touchions une solde. Elle s'élevait à 20 pfennigs par jour. Quand on sait qu'un timbre coûtait alors 12 pfennigs et qu'une carte postale en coûtait 8, la solde n'était vraiment pas élevée!

Au RAD, on nous posait des questions sur notre vie. Nous étions titulaires du *Mittelschulerabschluss* (EPS avant-guerre) ou de l'*Abitur* (baccalauréat). J'étais la seule Alsacienne qui parlait bien l'Allemand».

Du RAD à la Luftwaffe

Le 18 juin 1943, Lisette Baldensperger part en permission (*Urlaub*) à Guebwiller jusqu'au 22 juin. Puis tout le camp est versé en secret dans la *Luftwaffe*. C'est le 10 septembre 1943 qu'elle est mise à la disposition de la *Luftwaffe* et affectée au *Nachtjagdraumführer* 106 à Kitzingen (*Luftwaffeneinsatz* 1/XIII) jusqu'au 19 septembre 1943 („*Lager* 53506 LGPA Nürnberg“). «On nous enseigna notamment qu'en cas de capture par l'ennemi, nous ne devions rien dire en-dehors de notre nom et de notre numéro de matricule. Si, à la fin de la guerre, l'ennemi arrivait à envahir l'Allemagne, nous devions disparaître dans le *Wehrwolf*. On appelle *Wehrwolf* les Allemands qui, en uniforme américain, avec des dollars en poche, de faux papiers américains, à qui on avait appris à parler avec l'accent de Los Angeles, etc., devaient infiltrer les troupes alliées pour les espionner. En août 1945, j'ai appris où et comment des officiers allemands avaient «disparu» en devenant garçon de café ou palefrenier dans une ferme. L'ordre du *Wehrwolf* était clair: ne pas être fait prisonnier. Bien entendu, cette organisation ne pouvait fonctionner que tant que la guerre se poursuivait».



Le livret du RAD de Lisette Baldensperger.



(coll. Baldensperger)



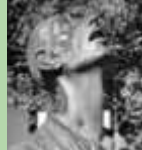
Elle rejoint ensuite la *IV. Ausbildung Abteilung für Luftnachrichten-Helferinnen/ Luftgau-Nachrichten Regiment 7* à Munich jusqu'au 16 décembre 1943. Le 11 décembre 1943, elle bénéficie d'une permission jusqu'au lendemain à Garmisch. «Le papier qui m'a alors été remis prouvait que j'étais bel et bien dans la *Luftwaffe*, même si nous portions toujours l'uniforme du RAD.

Nous avons été envoyé à Munich pour apprendre le morse. Nous avons été formées au morse et à l'usage de la *Schlüsselmaschine*. Toutes les huit heures, un code nous disait comment décoder les messages que nous recevions (par exemple: F = N). Si on soupçonnait une écoute de la part de l'adversaire, on passait à un autre code (*Ausweichfrequenz*). Nous transcrivions et mettions en clair le chiffrage à colonnes de cinq lettres.

Je me souviens que nous étions astreintes à une mission particulièrement périlleuse: ramasser les bombes incendiaires qui éclataient à retardement (elles ne contenaient pas de phosphore). Celles-ci étaient comparables en grandeur et en grosseur à des néons.

A tour de rôle, une *Arbeitsmaid* était désignée pour monter dans le grenier de la caserne en cas d'alerte. Sous les toits étaient disposés des seaux remplis de sable. Nous avions ordre de ramasser les bombes incendiaires, au risque qu'elles nous éclatent dans les mains, et les mettre dans le sable. Utiliser de l'eau était impensable: cela déclenchait leur éclatement et le feu se répandait dans toutes les directions! Bien sûr, si les avions larguaient d'autres types de bombes - les plus grandes faisaient 500 tonnes à l'époque -, notre sort était vite réglé.

Après les trois mois d'instruction pour apprendre le morse et distinguer les grades, il ne m'a pas été possible de rater l'examen (*Funkerprüfung* du 12 décembre 1943), car je connaissais déjà le morse des Eclaireuses d'avant-guerre. Le professeur qui nous apprenait le morse, un sous-officier un peu poète, nous recommanda le jour de l'examen: «Vous ne parlez pas entre vous et, si vous avez des questions, vous me les posez en français». C'est ce que j'ai fait et il m'a effectivement répondu en français.



Un jour, le conducteur du tram, nous ayant entendu parler en français, nous a demandé: «Êtes-vous françaises? Moi aussi!». Il nous a ensuite indiqué l'endroit où nous pouvions trouver d'autres Français le samedi, lorsqu'ils ne travaillaient pas; c'étaient des gens du STO. D'ailleurs, le dernier wagon du tram était réservé aux prisonniers. Il nous est arrivé de parler avec eux. Nous leur avons dit que nous étions à la caserne Freimann (*Freimannkaserne*), à Munich. Ils nous ont envoyé une lettre en précisant au verso qu'ils se trouvaient au *Lager für Zivil Franzosen*, un camp pour anciens prisonniers de guerre libérés, mais transformés en STO. Nous aurions pu être envoyées dans un camp de concentration si la cheftaine avait vu ça: il nous était formellement interdit de parler à des prisonniers français!

Toujours à Munich, je me souviens que toutes les 100 filles du groupe avons été envoyées dans une chambre à gaz. Nous y étions soumises à des exercices de courses, de chant, etc. avec ou sans masque à gaz. Même si l'une d'entre nous a dû être évacuée, les exercices se sont poursuivis: ils

voulaient voir combien de temps nous pouvions tenir!

Nous avons été réparties dans différentes *Stellungen*. J'ai été versée comme *Funkerin* à la 7^e *Jagddivision* sur un aérodrome (*Fliegerhorst*) à Schleissheim (*Flugplatz Kdo A 15/VII*), Bavière, au *Lager* (camp) 54976 à partir du 16 décembre 1943; nous étions sous les ordres de l'*Oberleutnant* Willy Kietz.

A Schleissheim, le rythme de travail était le suivant: on travaillait de 13 à 19 heures. Après une nuit de sommeil, nous reprenions le travail de 7 à 13 heures. L'après-midi était libre, puis on travaillait de 19 à 7 heures du matin et, ensuite, un jour et demi de repos. C'était un rythme fatigant et nous restions au lit quand nous avions une journée de libre.

Nous étions trois télégraphistes dans notre chambrée. On s'arrangeait pour embrouiller la MOF (*Maidenoberführerin*) Gisela Schlott afin qu'elle ne sache pas laquelle d'entre nous avait été de service.



Un des aspects de la formation paramilitaire du RAD: le salut au drapeau (Extraits de *Arbeitsmädchen in Altbayern*).

(Coll. Baldensperger)



J'ai été en en permission à Guebwiller du 7 au 19 janvier 1944».

En mars 1944, alors qu'elles devaient être libérées de leur service, les filles du RAD (désormais télégraphistes) de la *Luftwaffe* ont appris qu'elles seraient mobilisées jusqu'en septembre. En août 1944, les *Funkerinnen* (radiotélégraphistes) apprirent que ce serait jusqu'à la fin de la guerre par ordre de Hitler. Sur les 100 filles du groupe du RAD à la *Luftwaffe*, sept ou huit *Funkerinnen* étaient concernées. «Nous n'étions évidemment pas d'accord avec cette prolongation et nous faisons savoir que nous refusions d'être astreintes aux corvées comme les nouvelles qui arrivaient. C'est à ce moment-là que les Allemands ont créé le grade de *Sonderführerin*: nous avons une solde plus conséquente et le droit de nous mettre en civil une fois par mois.

Ce cher Dr. Gustav!

«*Dr. Gustav* était en fait un nom de code ultra-secret. Lors de notre prise de fonction, nous avons dû signer un papier selon lequel on s'engageait à ne jamais le divulguer. Et



La MOF Gisela Schlott, une vraie «peau de vache», dans le livre du RAD *Arbeitsmaiden in Altbayern* (page de gauche) qu'il était conseillé d'acquérir. (Coll. Baldensperger)



Portrait de radiotélégraphistes extrait de *Arbeitsmaiden in Altbayern*. (Coll. Baldensperger)

pour cause: il signalait le débarquement de l'ennemi!

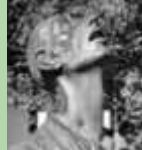
Le 6 juin 1944, les filles, qui sortaient de leur service de nuit à 7 heures du matin, me dirent qu'il se passait quelque chose du côté de la Normandie. J'ai mis mon écouteur sur les oreilles et, ayant entendu la confirmation du Débarquement allié - je crois que c'était le chiffre 848 -, j'ai eu envie de hurler «*Dr. Gustav!!*» sans toutefois laisser transparaître ma joie! Le *Feldwebel* sarrois a aussitôt prévenu le chef de compagnie Kietz et ils ont pris l'écouteur. J'ai été la première à Schleissheim à apprendre la nouvelle du Débarquement et ce fut une joie de savoir que les Allemands l'apprirent de la bouche d'une Alsacienne!

Bombardements à Schleissheim

Les 19 et 31 juillet 1944, la ville de Schleissheim subit de terribles bombardements de cinq vagues de 1000 avions. Ils durèrent cinq heures. Si l'aéroport était la cible des Alliés, les civils furent également touchés: six maisons furent détruites et 20 personnes trouvèrent la mort au cours de ces

attaques (informations confirmées par le maire d'Oberschleissheim dans une lettre du 7.2.1983). Parmi les victimes figuraient deux de mes camarades: l'une fut décapitée et l'autre eut les poumons éclatés. Une autre a eu la vie sauve car, dans la forêt, un soldat s'était couché sur elle et c'est lui qui a pris les éclats d'obus. Vous savez, à cette époque, on était dans un tel état moral qu'on n'avait pas peur de mourir. On acceptait la mort sans toutefois la souhaiter: nous étions tellement fatigués qu'on l'envisageait comme un moyen de se reposer, de dormir enfin.

Le 20 juillet 1944, des prisonniers du camp de Dachau ont été réquisitionnés pour remettre des tuiles sur les toits des casernes. J'étais avec Emmi Lubos, née Kroher. J'ai joué avec un harmonica ou une flûte l'air de «La Marseillaise». Un des prisonniers de Dachau m'a salué du haut du toit d'un «Bonjour, mademoiselle!». J'ai fait semblant de rien, espérant que ma camarade allemande n'avait rien remarqué: il était interdit d'avoir des contacts avec des captifs. A ma grande surprise, ce n'est que bien après la guerre qu'elle m'a rappelé cet épisode. C'était



en 1993, alors que j'étais chez elle en vacances, qu'elle m'a demandé si je me souvenais de ce gars sur le toit. J'étais étonnée et heureuse: elle tenait alors ma vie dans ses mains et, fidèle à notre amitié, ne m'avait jamais dénoncée.

Le bombardement du 31 fit plus de dégâts et le camp fut presque entièrement détruit, ce qui obligea les Allemands à nous transférer à Pfaffenhofen an der Ilm (au nord de Munich).

Nous avons été transférées à Scheyern, non loin de Pfaffenhofen, le 4 août 1944. Les Allemands avaient réquisitionné le couvent de Scheyern d'où les moines avaient été évacués. Nous avons pris leur place. Une navette nous conduisait à Pfaffenhofen, le temps que des baraquements y soient construits. Nous étions sous les ordres de l'*Oberleutnant* Meyn et de l'*Oberleutnant* Kietz (nous le sommes restées jusqu'au 17 avril 1945). Le service commençait à 7 heures du matin et s'achevait le lendemain matin à 7 heures. On travaillait 84 heures par semaine! Il n'y avait plus de nuits de sommeil complètes. Lors de

bombardements, lorsque nous étions au repos dans les baraquements, nous filions en forêt ou, la nuit, dans les caves. Une fois, un avion - j'ai appris après la guerre qu'il s'agissait d'un Canadien - nous a pris pour cible, Emmi et moi. Nous nous sommes cachées dans un trou d'eau, sous des ronces, pour échapper au tir de ce *Tiefflieger*.

On évitait de parler de politique. De temps en temps, je faisais semblant de m'étonner devant Emmi: «Ce n'est pas possible! On doit le cacher au *Führer*». Nos propos étaient surveillés. Il ne fallait pas se faire prendre et nos camarades étaient interrogées sur notre attitude et nos paroles. Après la guerre Emmi m'a dit qu'elle avait été convoquée par la *Führerin* pour être interrogé sur les propos que je tenais. Comme j'avais été très prudente, Emmi avait pu en parler sans craindre de me faire du tort. Si elle avait essayé de cacher quoi que ce soit à la Schlott, celle-ci s'en serait rendu compte et les conséquences auraient été dramatiques. Une copine allemande, Gretel, a un jour souhaité la défaite de son pays pour que Hitler disparaisse.



Je dois dire que le mot «solidarité» n'était pas vain en cette époque de malheurs. Je me souviens d'un incorporé de force, Alfred Roes, de Niedermodern, qui était planton en première ligne sur le front Est. Il était là, dans la neige. Quand il a réalisé qu'il avait été oublié par ses camarades, il a quitté son poste. Il a finalement été recueilli par une famille de Russes et a dormi chez eux, allongé avec son fusil entre les deux adultes. Il y avait aussi beaucoup de solidarité entre nous. Une de mes camarades m'a un jour rangé mon armoire pour éviter que je soie punie. N'étions-nous pas toutes dans le même panier?

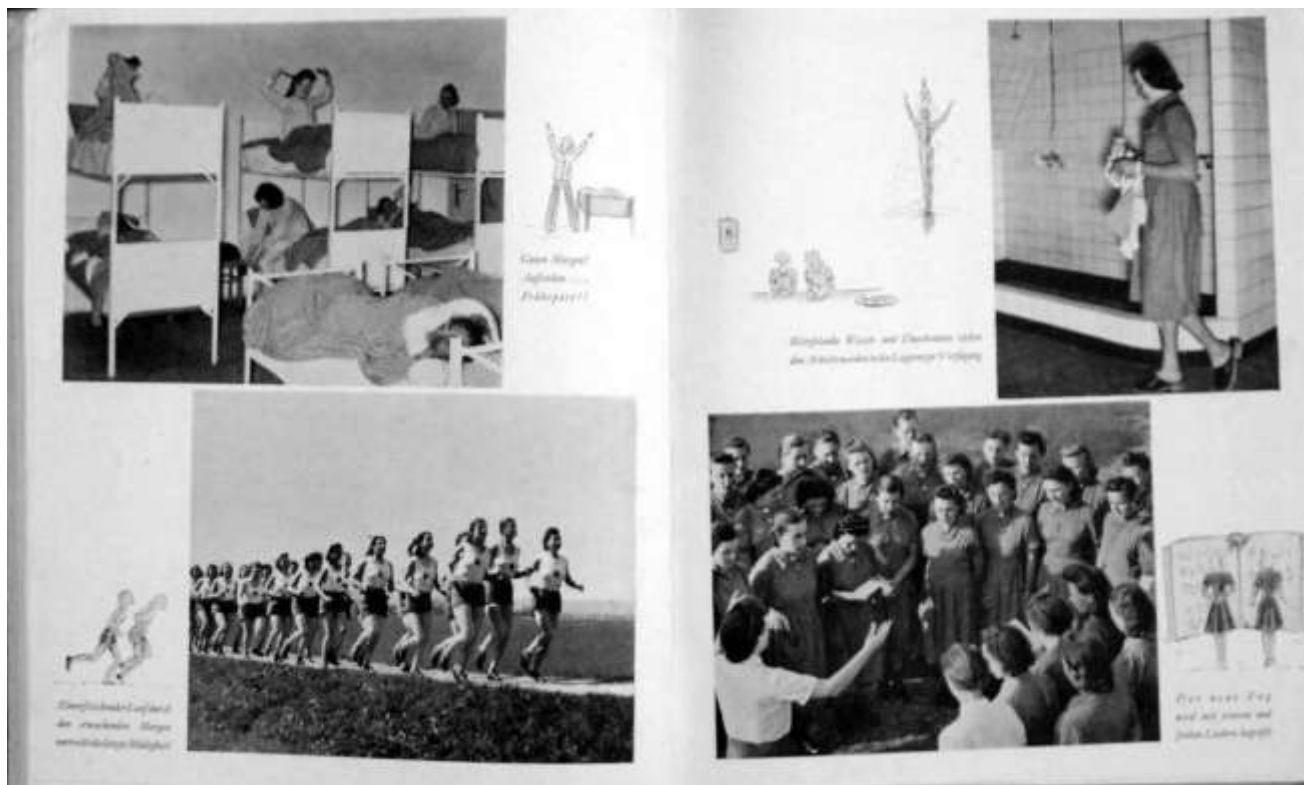
Ma camarade Anna Diffiné, d'Offwiller, qui épousa Alfred Roes, était cuisinière à Schleissheim. Elle a donné de la soupe à un des prisonniers de Dachau. Par mon intermédiaire, elle donnait du pain à des prisonniers russes qui étaient sous la responsabilité d'un sous-officier allemand. Celui-ci nous avait demandé de donner les restes de pain aux Russes pour qu'ils ne crèvent pas totalement de faim.

Histoire de bunker

Nous nous trouvions dans un bunker de cinq étages. Deux étaient enterrés (où se trouvait la cantine), les trois autres dépassaient du sol. Une seule façade était percée de fenêtres. Chaque étage comprenait cinq pièces en enfilades. Ce type de constructions était très résistant: celui de Berlin, par exemple, n'était que légèrement fendu après avoir été touché par une trentaine de bombes.

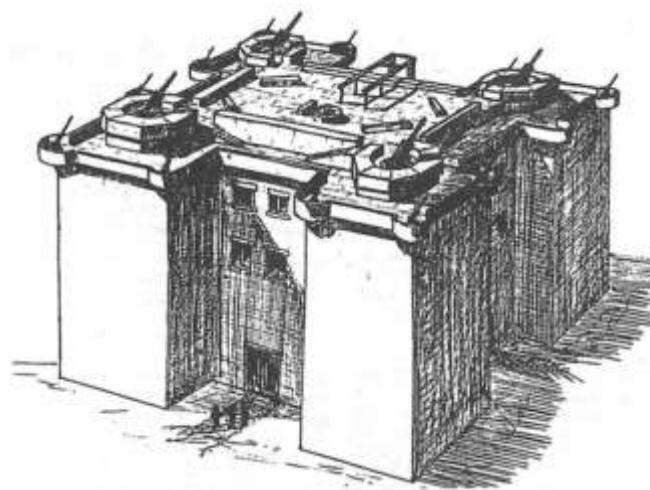
Il y avait un dortoir dans le bunker. Quand nous n'avions pas de travail, nous pouvions y dormir, soit de 22 heures à 2 heures du matin, soit de 2 heures à 6 heures du matin, mais c'était extrêmement rare. Avec Emmi, nous devions faire des remplacements au service météo (*Wetterwachte*).

En principe, lorsque nous nous trouvions dans les baraques et qu'il y avait une alerte - la sirène était actionnée par un gars qui pédalait sur un vélo -, nous courrions la nuit en forêt pour nous mettre à l'abri. Mais, si nous étions dans le dortoir du bunker, nous devions rejoindre notre poste. Comme le bunker était quasiment indestructible, Emmi



Aspects de la vie quotidienne au RAD d'après le livre *Arbeitsmädchen in Altbayern*.

(Coll. Baldensperger)



Bunker de défense anti-aérienne (*Flakturm*) tel qu'ils existaient à Berlin. «Notre bunker était du même type, mais il était dépourvu de DCA».

(Extrait de *Der Freiwillige* n°9, 1985, p.26)

et moi avons décidé de ne plus courir dans les bois, mais de nous rendre au bunker. Là, nous disions au planton que nous étions envoyées pour le service (*Einsatz*). Une fois dans la place, on montait dans le dortoir que les occupants légitimes venaient de quitter pour rejoindre leurs postes et on dormait jusqu'à la fin de l'alerte qui, en principe, durait quatre heures. On se levait quand retentissait la sirène et nous disions au planton que le service était fini et que nous pouvions regagner notre baraque.

Pour sortir de notre bunker, par exemple pour chercher une batterie, il fallait qu'on nous donne une carte qu'il fallait rendre au retour. J'en avais conservé une et je l'avais toujours quand je suis partie à Salzburg, le 20 avril 1944; c'était le jour anniversaire du *Führer*, mais il y avait peu de drapeaux accrochés dans les rues. A 6 heures et demie du matin, le planton ne m'a pas demandé ma feuille de permission. Comme on n'avait pas de billet de train, nous sommes passés en courant devant le guichetier: on savait qu'il ne pouvait pas nous courir après et, de toute façon, personne ne se serait risqué à poursui-

vre des jeunes filles en uniformes du RAD et tout le monde savait que nous n'avions pas d'argent.

Un jour, le *Feldwebel* - un Sarrois nommé Kühner - m'a demandé de lui chercher une bouteille de bière. Je l'ai secouée avant de lui donner et, bien sûr, la bière a été projetée jusqu'au plafond du *Hochbunker* (qui se trouvait à 4m de haut) lorsqu'il l'a ouverte! Le *Feldwebel* était trempé et furieux. Il m'a accusé à plusieurs reprises d'avoir secoué la bouteille, mais j'ai nié à chaque fois. Ayant retrouvé mes camarades, je leur ai avoué que je l'avais fait. Les Allemandes étaient surprises, car, pour elles, une parole donnée était sacrée.

Les Alsaciennes ne faisaient pas l'unanimité chez les Allemands. Une «camarade», originaire des Sudètes, m'a une fois dit: «Vous, les Alsaciens, vous êtes des dégénérés avec votre sang de nègre, de juif. Espèce de *Franzosenkopf* (tête de Français)!». Je lui ai répondu «Merci, barbare!» et nous nous sommes battues.

Lorsque nous sommes revenues au service, le *Feldwebel* Kühner a bien vu qu'il s'était passé



quelque chose. M'ayant interrogé, je racontais l'altercation. Au mot *Franzosenkopf*, son sang n'a fait qu'un tour et il s'est retourné vers ma « camarade » : « Tu ne la traitera plus de *Franzosenkopf* ou je t'appelle *Tscheschenkopf* (tête de Tchèque) ! ».

Soucis de santé

Vers août 1944, mon père avait découpé une petite carte de France dans un atlas et y indiquait la progression des Américains. Au vu de leur avancée, il m'avait écrit « innocemment » : « Comme tu as une angine diphtérique, je pense que tu as droit à un congé et à rentrer ».

Le 3 septembre 1944, j'ai obtenu d'une sous-fifre de la cheftaine une permission de 24 heures, soit le temps d'un aller. Ce n'était pas suffisant pour faire les 500 kilomètres à effectuer pour rentrer chez moi, d'autant que les trains ne circulaient que la nuit. Je suis donc partie dans la nuit du 3 au 4 septembre.

En Alsace, j'habitais alors à Guebwiller-Hauteville. La gare se trouvait dans la basse ville et la gare de la haute ville s'appelait

« Gare d'Heissenstein ». C'est là que je prenais mes billets de train, car c'était plus près de chez moi. Ma gare était donc « Gebweiler-Heissenstein ». Ce qui provoquait des quiproquos lors de l'établissement de feuilles de route : personne ne trouvait cet « Heissenstein ». C'est ainsi que j'ai reçu un billet de couleur rose indiquant le nom de la gare - Pfaffenhofen - et titré « *Ausweis für Nachlösung* ».

Je pensais que si j'arrivais à Guebwiller, je serai probablement dépassée par le front. Pour éviter de retourner au camp (et d'être coupée de ma province en cas d'avancée des Alliés), j'ai subi, les 5 et 9 septembre, des examens médicaux à Guebwiller. Mon père était allé trouver le docteur Gottfried Meyer,

Le télégramme envoyé le 13 septembre 1944 par la MOF Schlott.

(Coll. Baldensperger)



du sanatorium «Solisana» de Guebwiller, qui m'a établi un certificat médical indiquant que je souffrais d'un effondrement nerveux, ce qui n'était pas loin de la vérité. Je ne pouvais donc pas être de retour à temps. Le 7, un médecin militaire, le docteur Porstmann, a écrit à la MOF Schlott que j'étais souffrante. La réaction ne s'est pas fait attendre. Un télégramme, daté du 13 septembre et signé de la MOF Schlott (mais commandité par la Gestapo qui se méfiait), me rappelait à l'ordre: „Sofort zurueckkommen sonst Dienstfluechtig“ («Retour immédiat ou désertion»). Télégramme et lettre ont été envoyés à la MOF Schlott pour lui assurer que je n'étais pas entrain de désertir!

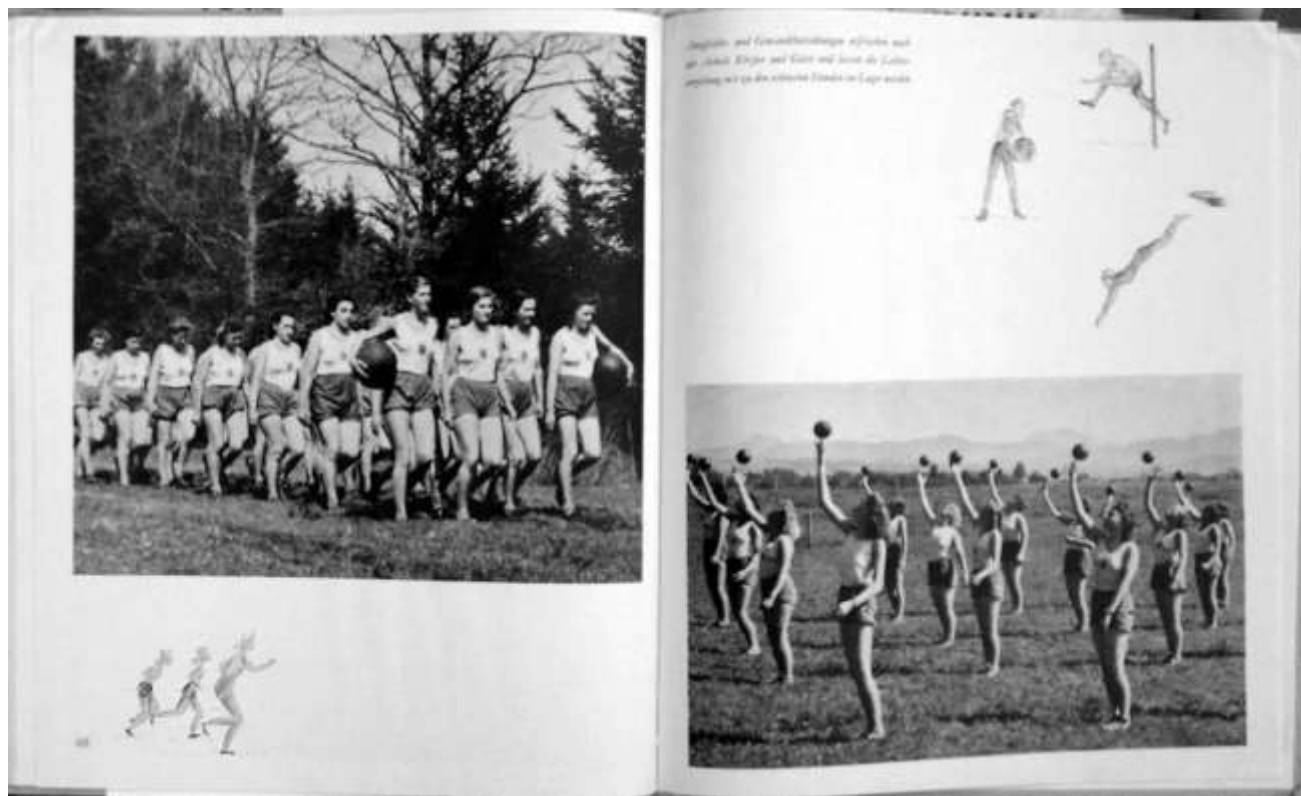
La situation devient dangereuse

Quand j'ai été de retour au camp (fin septembre 1944), la cheftaine m'a fait payer le télégramme et a maintenu son accusation de désertion. Je lui ai rétorqué: «Je ne suis pas déserteur, puisque je ne suis pas allemande.
- Mais si, vous êtes allemande!
- Non! Et je peux vous le prouver!». J'ai alors sorti mon billet de train (daté du 3 septembre 1944) sur lequel figure „Strass-

burg (els.) Bhf. (Ausz.).“, soit «Strasbourg (Alsace) Gare...», mais, ne sachant pas ce que signifiait „Ausz.“, j'ai soutenu que cette abréviation signifiait „Ausland“, «Étranger».

Là-dessus, elle a lancé qu'elle savait que je n'avais pas l'intention de revenir, car j'avais dit à ma camarade Emmi que, si je ne revenais pas, elle devait me renvoyer mes affaires. La «camarade» des Sudètes l'avait entendu et m'avait immédiatement dénoncé.

Mais l'affaire ne s'arrête pas là. *Fraulein Schlott* me dit: «Si vous pouvez me montrer le billet, je vous crois». Je sors dans le couloir, seule. Theresa, une Bavaroise qui avait eu la cuisse arrachée lors du bombardement de Schleissheim (elle se trouvait à côté de celle qui devait la vie au soldat qui s'était couché sur elle) me glisse: «Si j'avais été toi, je ne serai pas revenue!» avant d'ajouter que c'était la *Tscheschenkopf* qui m'avait dénoncée. J'ai donc donné le billet. Avec les Allemands, il fallait toujours cracher plus haut qu'eux. Schlott me dit alors: «Permettez-moi de transmettre ce billet à la responsable de toute la Bavière» ajoutant, perfide: «Vous ne



Le port d'un uniforme jusque dans les activités sportives.

(Extraits de *Arbeitsmädchen in Altbayern* - Coll. Baldensperger)



Reichsarbeitsdienst-Entlassungsschein wJ
Gilt als Fahrausweis auf der Eisenbahn in der 3. Wagenklasse

von W. Schlott nach Waldmühlbach
(Dienstort) (Geburtsort)

geboren am 9. 11. 43 in Waldmühlbach
(Tag, Monat, Jahr) (Geburtsort)

war vom 9. 11. 43 bis 5. 11. 44 Angehörige des Reichsarbeitsdienstes

Sie wurde am 5. 11. 44 nach Waldmühlbach
(endgültig entlassen*) / zur Wiedereinstellung entlassen**
(unter Vorbehalt entlassen** / zur endgültig entlassen*)

Die Oborganeante hat bei ihrer Entlassung erhalten:

- a) Taschengeld bis einschl. 4. 11. 44
- b) Verpflegungsgeld bis einschl. 4. 11. 44
- c) Naturalverpflegung bis 4. 11. 44 (einschl. 4. 11. 44)
- d) Seifenzubehör bis einschl. 31. 10. 44
- e) Waschmittelzubehör bis einschl. 31. 10. 44
- f) die bei der Einheit aufbewahrte Bescheinigung des Wirtschaftsgutes über die Abgabe der Reichskleider- und Reichsreisenkarte*)
- g) Merkblatt über Heilfürsorge nach dem Ausscheiden aus dem Reichsarbeitsdienst**)
- h)

Die Eintragungen zu a) bis h) werden anerkannt:

Waldmühlbach am 4. 11. 44 (Tag, Monat, Jahr)



Baldensperger Lisette
Vortragsführer für Entlassungen
19/133
RAD-Dienstort
Waldmühlbach

Reichsarbeitsdienst Kraftomnibus - Fahrausweis Weibliche Jugend
Gültig zur allgemeinen Fahrt mit Kraftposten- und Landkraftposten sowie mit Omnibussen des Deutschen Reichsbahns und der Kraftverkehr Verkehr AG

nach Waldmühlbach
(Dienstort)

Zum RAD-Entlassungsschein vom 5. 11. 44
(Tag, Monat, Jahr)

von Waldmühlbach nach Waldmühlbach
(Geburtsort) (Dienstort)

Parfack & Colla, Berlin-NO 12

Feuille de libération (Entlassungsschein) du RAD établie le 5 novembre 1944 et signée par la MOF Schlott. (Coll. Baldensperger)

croyez pas à la victoire finale!

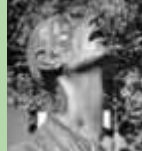
- Et vous, vous y croyez? Sinon vous ne pleureriez pas à chaque fois que des bombes tombent sur Braunschweig! ».

Elle a commencé à pleurer et j'en ai profité à mon avantage. L'incident en est heureusement resté là. J'avais été questionnée pendant 8 heures!

C'est à partir de ce moment-là que les lettres envoyées à mes parents étaient interceptées par la postière et données à la cheftaine (Lagerführerin). Et les lettres qui m'étaient envoyées ne me parvenaient plus. Mes parents ignoraient donc tout de ma situation, si j'étais toujours en vie ou si j'avais été fusillée pour désertion. Ce n'est que le 5 novembre 1944 que la MOF Gisela Schlott m'a redonné les lettres reçues de mes parents depuis mon retour, quand nous avons été nommées auxiliaires de la Luftwaffe, c'est-à-dire Luftwaffenhelferinnen ».

Le RAD se termine enfin!

Le 28 octobre 1944, Lisette Baldensperger apprend qu'elle ne pourra pas être libérée de



son service dans la *Luftwaffe*, puisque l'Allemagne livrait à ce moment-là les derniers combats pour la victoire finale. Ce n'est que le 5 novembre 1944, soit un an et sept mois après son incorporation, qu'elle est libérée du *Reichsarbeitsdienst*. Sa feuille de libération (*Reichsarbeitsdienst-Entlassungsschein*) indique bien qu'elle a effectué le RAD du 8 avril 1943 au 4 novembre 1944. « Mais je suis restée dans la même baraque, avec le même *Hauptmann* (capitaine) Kietz qui avait pris du galon. Il y avait pourtant un mieux : nous étions à présent commandée par une cheftaine de la *Luftwaffe* et non plus par celle du RAD qui était une véritable peau de vache et qui, à cause de son comportement, a plusieurs suicides sur la conscience ».

Deux jours plus tard, le 7 novembre 1944, alors qu'elle est affectée au *Luftnachrichten Regiment* 217, elle obtient une permission jusqu'au 14 novembre suivant. « Nous devons nous engager sur l'honneur à revenir. Comme je l'ai dit, pour les Allemands, une promesse est une promesse. Pour nous autres, c'était un billet pour la maison, car, en tant qu'incorporées de force, nous ne nous

sentions pas liées par ce serment. En fait, cette permission devait nous permettre de rentrer chez nous pour ramener des vêtements civils. En effet, lorsque nous avons dû rendre les uniformes du RAD, la *Luftwaffe* n'a pas pu nous fournir d'uniformes, uniquement des tabliers de mauvaise qualité !

Avant de partir, j'ai aussi juré à l'*Oberleutnant* Meyn de ne rien dire de ce que je savais ou de ce que j'avais vu chez eux. J'avoue avoir tenu parole quand les Français ont libéré Singen. Je ne leur ai pas donné de renseignements d'ordre militaire, car nous étions à quelques jours de la fin de la guerre. En outre, ces renseignements auraient été certainement transmis aux Américains qui auraient bombardé le site où se trouvait encore mon amie. Je ne voulais pas risquer de la faire mourir. J'ai donc, cette fois-là, tenu parole pour épargner des vies humaines.

Je me dois de préciser que Meyn n'était pas un gars commode. Un jeune soldat allemand de 18 ans avait obtenu une permission à partir de minuit. Il est sorti du bunker de l'aérodrome à 22h30 pour prendre le dernier



train et gagner ainsi une journée de perm. Mais sa permission débutant à minuit, le *Feldwebel* Kühner l'a signalé et Meyn a fait fusiller ce soldat pour désertion!

Vers la libération

A partir de novembre 1944, il n'y avait plus de courrier entre l'Alsace et l'Allemagne. Mais le pasteur de Guebwiller connaissait des soldats allemands, non nazis, qui assistaient au culte. Ces derniers servaient de boîtes aux lettres. Mon père les connaissait aussi et ils lui permettaient d'envoyer des lettres par la *Feldpost* (poste militaire); un camarade du collège, hospitalisé au *Lazaret* d'Ingolstadt, recevait du courrier de la même manière.

Quand les soldats ont dû se replier, l'un d'entre eux a dit à mon père d'écrire un billet pour moi. C'est donc par l'intermédiaire de ce gars, originaire de Lorrach, que j'ai eu des nouvelles de l'Alsace (3 février 1945). Ce soldat m'avait écrit qu'ils avaient quitté Guebwiller sans combattre, car les Français étaient arrivés avec une masse de chars. Il répétait en fait l'explication officielle des Allemands pour expliquer leur repli.

Mon père a été mobilisé pour creuser des fossés anti-chars (*Schanzen*) à Winkel, le long de la frontière suisse. Si un gars du groupe (*Schanzgruppe*) avait un membre de sa famille dans l'Armée allemande, il avait le droit de quitter son travail pour voir son *Wehrmachtsangehöriger*. C'est grâce à ça que mon père m'a vue à Guebwiller du 7 au 14 novembre. Lorsque Mulhouse a été libérée, il n'est évidemment pas retourné au *Schanzgruppe*.

Début février 1945, mon père est allé à Winkel en vélo et il s'est arrangé pour donner une lettre à un douanier suisse pour faire croire que l'expéditeur était un apiculteur d'Alschwill, près de Bâle. Dans cette lettre, il me faisait comprendre que Guebwiller avait été épargnée tout en faisant croire qu'il parlait d'Alschwill et qu'il écrivait depuis la Suisse. J'ai montré cette lettre qui venait de Suisse au capitaine Kietz - qui n'était pas un nazi - pour obtenir une carte (que je possédais en fait depuis la fin du mois de septembre 1944!) qui me permettait d'écrire à l'étranger („*Kontrollkarte für den Auslands-*



briefverkehr“). Je l’ai postée le 9 mars 1945 à Pfaffenhofen et l’ai envoyée à Alschwill/ Basel.

Une semaine plus tard, le capitaine Kietz - qui était le chef du camp (secteur postal n°54976) - a réuni la compagnie (*Kompaniebelehrung*). Me regardant avec insistance, il a déclaré qu’il était interdit aux membres de la *Wehrmacht* d’écrire à l’étranger. Personne ne comprenait de quoi il parlait, sauf moi qui avait été la seule à écrire à l’étranger. J’avais compris son message: il m’avait laissé 8 jours pour répondre à la lettre de mon père.

A propos de courrier, je dois encore évoquer les nombreuses lettres écrites, dès 1943, par mon père pour que je sois engagée à l’Ecole Normale (il avait l’accord de la *Lehranstalt*), aux Mines de potasse, à la *Reichsuniversität* de Strasbourg ou à la *Maschinenfabrick* de Guebwiller (lettre du 25 août 1944). En cas d’engagement à un de ces postes, j’aurais été libérée du RAD.

Le 16 avril 1945, la région de Pfaffenhofen se trouvait dans une « poche ». Chaque fois qu’un

Reichsarbeitsdienst

weiblichen Jugend

Die Verbindungsführerin

Pers. L

An Herrn

August Baldensperger

Gebweiler (O.-Els.)

den, 13. März 1944

Betrifft: Entlassung Ihrer Tochter Amd. Lisette Baldensperger, RAD-Lager Werneck, z. Zt. L 54976 Lg. Pa. München II.

Vorgang: Ihr Gesuch vom 28. III. 44 und 1. III. 44

Nach den augenblicklichen Bestimmungen des Reichsarbeitsführers erfolgt eine Entlassung der Arbeitsmädchen im Luftwaffeneinsatz zum Zweck des Studiums vorläufig nicht. Wann die Entlassung durch den Reichsarbeitsführer verfügt wird, steht jetzt noch nicht fest. Ich verstehe Ihre Einstellung sehr gut, wonach Sie Ihrer Tochter so bald wie möglich eine Berufsausbildung zukommen lassen wollen. In Kürze kehrt Ihre Tochter wie in einen Luftwaffeneinsatz in Bezirk XIX zurück, dann bitte ich alle weiteren Anfragen an die Bezirksführerin dorthin zu richten.

Stabsoberrführerin.

Réponse négative, datée du 13 mars 1944, de la *Stabsoberrführerin* du RAD à une énième demande du père de Lisette Baldensperger. (Coll. Baldensperger)



soldat qui arrivait était radiotélégraphiste, une fille qui pouvait rentrer recevait une permission. En effet, l'adversaire se rapprochant, il fallait pouvoir se défendre l'arme à la main. Or, même si ma camarade alsacienne Gretl Clausen avait un pistolet, nous n'avions pas appris à tirer pour la seule raison que les *Funkerinnen* avaient le service le plus lourd. J'ai demandé au capitaine Kietz de pouvoir rentrer avant d'être coupée de ma région.

Mon oncle, qui était cheminot à Mannheim, reculait devant l'avancée américaine. Il faisait le voyage Munich-Bregenz (ouest de l'Autriche) et il est passé par Scheyern. J'ai obtenu une permission pour le voir. Il m'a dit qu'il allait à Singen-Hohentwiel. C'est là que je voulais aller pour le rejoindre. Le 17 avril, le capitaine m'a donné une permission valable jusqu'au 30 juin 1945; officiellement, j'ai été « mise en congé jusqu'à la libération du service » („*Sonderurlaub bis zur Durchführung der Entlassung als Oberhelferin von L 51795 Lg Pa Landshut (Bayern) am 17/4/45 durch den Oberlt. und Komp. Führer Willy Kietz*“). Mon dernier grade connu dans la *Luftwaffe* est *Luftnachrichten-Oberhelferin*.

J'ai fait la première partie du voyage dans une *Funkwagen*. Je suis arrivée près de Kempten - où le chauffeur a rejoint sa femme - vers 8 heures du matin. J'ai pris le train jusqu'à Friedrichshafen, puis le bateau jusqu'à Constance. Le trajet s'est ensuite fait en train jusqu'à Singen. J'y suis arrivée tard dans la nuit. Il était près de minuit quand j'ai abordé un vieux soldat - il devait avoir plus de 60 ans - dont la fonction était de garder des prisonniers de guerre français. Il m'a proposé de m'héberger chez lui pour la nuit. Il m'a également offert à manger. J'ai dormi toute habillée dans le salon, pendant que lui et sa femme dormaient dans leur chambre. Le lendemain, il m'a conduit où je voulais aller. J'ai été recueillie par une pauvre femme d'origine alsacienne.

Le 1^{er} mai, j'ai quitté Singen - qui avait été libérée par les Français - à pied, en direction du Sud, pour rejoindre la ville d'Hemishofen en Suisse. J'aurais dû être placée en quarantaine dans un camp, mais la frontière s'est ouverte à Genève. De là, le même jour, j'ai pu envoyer un télégramme à mes parents pour leur dire que je rentrais. Le 4, j'étais au

centre de rapatriement d'Annemasse. Puis j'ai rejoint Mulhouse à bord d'un wagon à bestiaux. De Bollwiller, le train n'allait pas jusqu'à Gubwiller: le pont avait sauté. Je suis donc allée sur la route pour faire du stop. Un homme de Bollwiller m'a pris dans son taxi - il y avait cinq personnes à bord - et m'a conduit jusqu'à Guebwiller (soit un trajet de trois kilomètres). Il a demandé à mon père la somme de 1 000 francs pour le service rendu! Mon père, croyant qu'il m'avait ramenée d'Annemasse, a payé sans sourciller. C'était le 7 mai 1945.

Cas de conscience

J'ai beaucoup souffert pendant ces années dans l'Armée allemande, car je travaillais contre mon pays. Mais les bombardements alliés avaient des conséquences terribles. Sur 500 avions, la DCA allemande en descendait un seul et causait la mort de deux à huit hommes d'équipage. Mais si Munich n'était pas prévenu par une pré-alerte (*Voralarm*), c'était entre 3 000 et 5 000 victimes qu'il faudrait déplorer. J'avais la possibilité d'interrompre les émissions de la radio pour lancer une *Voralarm* et je ne pouvais me résoudre à



Au RAD, Lisette Baldensperger a tenu un cahier de souvenirs et a réalisé une poupée à partir de bouts de tissus provenant d'uniformes d'*Arbeitsmädchen*.
(Coll. Baldensperger)



Lisette Baldensperger obtient la carte du Combattant en 1993.

(coll. Baldensperger)

faire avec l'idée d'épargner des vies humaines».

En 1956, le ministère des Anciens combattants et victimes de guerre reconnaît à Lisette Baldensperger «la qualité de personne contrainte au travail en pays ennemi, en territoire étranger occupé par l'ennemi ou en

compter en Américains ou en Allemands, mais en vies humaines.

Pour Dresde, on pensait que les avions allaient sur Vienne, puis sur d'autres villes: les Américains donnaient de fausses directions, ce qui fait qu'on n'a pas pu prévenir Dresde du péril qui la guettait. C'était terrible. Si j'ai pu tenir mentalement, c'est uniquement parce que je faisais le travail qu'on me commandait de

territoire français annexé par l'ennemi» pour la période du 8 avril 1943 au 16 avril 1945, soit une période totale de deux ans et neuf jours.

En 1989, elle obtient la qualité d'incorporée de force dans l'Armée allemande pour une seule journée de novembre: «J'ai pu prouver que, ce jour-là, il y avait eu un mort dans le régiment: le *Zahlmeister*. J'ai également obtenu la carte du Combattant en 1993, car je m'étais rendu, avec madame Clausen, à Fribourg pour rencontrer le *Major Schönherr* qui a pu établir que les *Luftwaffenhelferinnen* avaient bien participé à des combats».